

Mon vrai visage

Tristan Malavoy

Number 146, September 2015

Le secret

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78884ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Malavoy, T. (2015). Mon vrai visage. *Moebius*, (146), 93–99.

TRISTAN MALAVOY

Mon vrai visage

J'ai découvert Stefan Zweig il y a près de vingt ans. Bien avant, donc, que le réalisateur Wes Anderson ne ramène son nom dans l'actualité avec ce *Grand Budapest Hotel* largement inspiré de l'œuvre de l'écrivain autrichien.

Comme plusieurs, j'ai d'abord eu un coup de cœur pour *Le joueur d'échecs*. C'est mon grand-père qui me l'avait fait lire, alors que je débute tout juste des études universitaires en littérature. «Tu ne peux pas prétendre connaître la littérature du XX^e siècle sans avoir lu ça», m'avait-il dit en extrayant des rayons de sa bibliothèque une vieille édition de ce court roman à la mécanique implacable.

De fait, *Le joueur d'échecs* condense une bonne partie du siècle dernier. En entraînant le lecteur dans les délires d'un avocat prisonnier des nazis, qui, pour occuper son esprit, rejoue mentalement des parties de maîtres et en arrive à jouer contre lui-même sur un échiquier imaginaire, Zweig nous parle à la fois de la folie hitlérienne, de la solitude, des dérives de l'esprit humain lorsque privé des repères de la civilisation, autant de sujets indissociables de ce siècle dont nous avons tourné il y a peu la page douloureuse.

Zweig me plaît entre autres pour l'art avec lequel il exploite le thème de la confiance, qui traverse son œuvre. *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*, *Lettre d'une inconnue*, *Le voyage dans le passé* : une grande partie de ses textes reposent sur un échange improbable où un personnage s'ouvre de ce qui lui pèse à quelqu'un qui l'instant d'avant lui était inconnu, comme il ne le ferait jamais avec son ami le plus proche. Précisément parce que la confiance faite à un quidam implique moins : on peut supposer que l'autre va

écouter, laisser s'épancher le cœur qui en éprouve le besoin, puis repartir avec le secret sans qu'il y ait de répercussions dans l'existence de celui ou celle qui s'en est délesté.

Cette tentation, je la connais intimement. Plusieurs fois l'envie m'a pris, à m'en brûler la langue, de dire à un étranger, une étrangère, ce que je dissimule aux autres. Mais chaque fois, quelque chose de plus fort que moi m'en a empêché. Au moment de la confidence, les mots se sont agglutinés dans ma bouche sans en trouver l'issue.

Jusqu'à aujourd'hui.

Aujourd'hui, je suis entré chez un barbier pour la première fois depuis une bonne dizaine d'années. C'est que je me suis levé avec l'idée, étonnamment ferme, d'aller de l'avant avec ce projet que j'ai depuis des semaines déjà : rompre avec cette barbe mi-longue avec laquelle beaucoup de gens m'ont toujours connu. De passage à Fredericton pour affaires, j'avais quelques heures de libres, et le courage qui m'a toujours fait un peu défaut pour changer de look m'est venu plus facilement.

Chez François. Le salon, minuscule mais manifestement tenu avec grand soin, et annoncé par une authentique enseigne tournante bleu-blanc-rouge du plus bel effet, a contribué à me mettre en confiance. Tant qu'à transformer son visage, aussi bien le confier à quelqu'un dont tout donne à penser qu'il œuvre dans les règles de l'art.

— Vous tombez bien, cher monsieur. Quelqu'un vient de se décommander, je peux vous prendre tout de suite, si ça vous convient.

L'homme qui m'accueillait, un francophone à la mise impeccable et au sourire avenant, avait écarté les bras en signe de bienvenue.

— Euh, oui, ça me convient, ai-je répondu sur un ton où la conviction vacillait, en m'adressant un regard dans la grande glace qui couvrait pratiquement tout un mur du salon.

« Plus moyen de reculer, c'est aussi bien ainsi », ai-je ajouté pour moi-même. Il m'a alors invité à m'asseoir dans l'unique fauteuil pivotant, un modèle énorme, dans lequel pourraient loger confortablement deux hommes de ma stature. Je lui ai précisé la raison de ma visite et, l'instant

d'après, il me tartinait le bas du visage d'une onctueuse crème à raser, au blaireau, comme il se doit. Ce qui n'a pas manqué de me faire penser à mon grand-père, chez qui le rasage au coupe-chou obéissait à un rituel méticuleux.

— Il y a longtemps que vous n'avez pas été rasé de près, je me trompe ?

— Je ne me souviens même pas de mon visage d'avant, ça vous donne une idée...

— La barbe vous allait plutôt bien, je dois dire.

Là j'ai hésité, senti poindre un de ces débuts de paniques qui me prennent parfois, pour tout et surtout pour rien. L'image que m'a renvoyée le miroir, celle d'un homme un peu frêle affublé d'une barbe de crème blanche et d'un tablier bleu marine, n'aidant en rien. Je n'aime pas être privé de contrôle sur ce qui m'arrive. Pourtant, quand le barbier a posé une première fois sa lame sur ma joue droite, mon cœur s'est aussitôt apaisé.

Ses gestes étaient lents mais assurés, il devait pratiquer depuis de nombreuses années. Son calme avait quelque chose de contagieux, et en voyant flotter dans le lavabo la première traînée d'écume piquetée du noir de mes poils, je me suis abandonné enfin, comme chaque fois que je sais franchi le point de non-retour.

— Vous êtes d'où ?

Nous avons d'abord eu la discussion usuelle et tout à fait convenue qu'à un barbier avec un nouveau client, mais il n'avait pas encore dégagé le tiers de mon visage que j'ai commencé à m'étonner de la fluidité de notre échange. Commentaires sur la ville, sur les politiques du pays, sévère critique du gouvernement en place, puis sujets plus personnels, sur la cuisine qui nous plaît — « Les ris de veau, vous aussi ? » —, les pays que nous avons visités, ceux que nous rêvons de découvrir... Les mots se sont enchaînés, une complicité s'est installée, une impression de se connaître déjà.

Nous en sommes là. Tandis qu'il fait glisser la lame sur ma carotide, le barbier, conscient que je ne pourrai pas parler pendant quelques minutes, se lance dans un monologue sur son métier. Il parle de la disparition des salons comme le sien, peu à peu remplacés par ces espaces bruyants, tape-à-l'œil, où on choisit les employés pour leur

jeunesse et leurs mensurations beaucoup plus que pour leurs compétences. Le propos est critique, mais je ne sens aucune amertume chez lui. J'ai plutôt l'impression qu'il s'enorgueillit d'être l'un des rares à faire encore les choses «comme il faut», et qu'il se ferait sans doute une fierté d'être le dernier de son espèce.

— Et dans votre domaine, ça se passe comment ?

Sa question coïncide très exactement avec le moment où sa lame a quitté la zone sensible. Partout où il est passé jusqu'à maintenant, ma peau est parfaitement lisse, pas la moindre coupure ne vient rougir ce visage que j'ai l'impression de voir pour la première fois.

— Ça vous rajeunit une tête, hein ? dit-il comme s'il avait suivi le fil de mes pensées.

Je me sens si bien assis là, en compagnie de cet inconnu dont j'ai l'intuition qu'il pourrait devenir un ami, qu'après le dernier passage de son coupe-chou sur mon épiderme luisant, je lui lance :

— Du beau travail, y a pas à dire. Auriez-vous par hasard le temps de me couper aussi les cheveux ?

— Avec grand plaisir, monsieur...

Sa réponse est aussi une question.

— Turenne. Jocelyn Turenne.

— Allons-y, cher Jocelyn, j'ai tout le temps qu'il faut. Je vous fais aussi le shampoing ?

— Entendu, pourquoi s'arrêter en si bon chemin...

Puis je repense à l'interrogation laissée en suspens.

— Dans mon domaine, pour répondre à votre question, on se déplace beaucoup, on fait des démonstrations de produits, qui neuf fois sur dix ne mènent à rien. Mais quand un contrat est signé, ça justifie le salaire et les frais de déplacement que la compagnie investit dans des représentants tels que moi.

— Vous m'intriguez. Quel est ce domaine, donc ?

— En gros, la compagnie produit des solutions informatiques globales pour les établissements d'enseignement.

— Oh ! fait-il en y ajoutant un sifflement d'admiration. On est dans le très spécialisé...

— Oui, bof. Ça c'est le gagne-pain, sinon...

J'hésite, je ne parle à peu près jamais de ce territoire secret.

— ... sinon j'aime bien écrire des histoires.

— Ah bon ? Un écrivain, alors. Vous avez déjà publié quelque chose ?

— Non, pas encore.

C'est après le shampoing, alors qu'il éponge mes cheveux à la serviette, que le rendez-vous bascule dans l'inattendu. Ceci a-t-il entraîné cela ? Comme un premier verrou qui, en sautant, provoque une réaction en chaîne qui brise les autres résistances, jusqu'à la dernière ?

L'élément déclencheur est sans conteste ce visage, dans le miroir. Ce n'est pas le mien. Je n'arrive pas à établir de lien entre lui et les pensées qui s'agitent derrière mes yeux. Impression de me trouver à côté de moi-même, en même temps que sentiment d'impunité : puisque ce n'est pas tout à fait moi, assis là, qu'ai-je à craindre ?

Tandis que le barbier s'attaque à ma tignasse avec un doigté sûr, Zweig me vient à l'esprit. Je me sens proche de ses personnages, je saisis pourquoi on peut en arriver à livrer, devant quelqu'un qu'on connaît depuis peu, un bout de notre intimité jusque-là gardé pour soi. Il n'en faut pas plus pour que l'épisode qui hurle en silence dans ma tête, depuis trois ans, glisse en brûlant jusqu'au bout de ma langue.

Quand on a tu à ce point quelque chose, qu'on a soigneusement évité les quiproquos qui auraient pu l'éventer, les indices et les allusions, on s'attend à ce que dire cette chose à voix haute ait un impact immédiat sur le cours du monde ; on ne s'étonnerait pas qu'un vent violent se lève, que le ciel s'assombrisse et crève pour accompagner l'aveu. Mais non, il fait à peine plus de bruit à l'extérieur qu'à l'intérieur de la bouche, l'aveu. Il se moque de toute cette énergie déployée, des années durant, à le maintenir à l'état de secret.

L'impact de ma révélation est à des lunes de ce que j'avais envisagé. Le barbier a suspendu son geste, oui, il a levé un sourcil et plongé son regard dans le mien, par le truchement du miroir, mais le tic tac de l'horloge égrène toujours le temps dans le petit salon, rien n'indique que les choses ne suivront pas leur cours.

C'était si facile. Presque trop. Et si je me sens vaguement honteux d'avoir ainsi révélé ce qui pourrissait au

fond de mes pensées, cet épisode qui fait de moi un être moins fréquentable qu'il n'y paraît, un poids réel est tombé de mes épaules, parti rejoindre les mèches qui constellent maintenant le carrelage. Je vais sortir d'ici comme un serpent après la mue, un air frais va courir sur mes joues comme dans mon esprit. Et puis qu'ai-je risqué? Que ce barbier inconnu m'estime moins qu'il ne l'aurait fait sinon? Je l'aime bien, je l'ai déjà dit, mais si notre complicité momentanée n'avait servi qu'à ça, me libérer d'être le seul à savoir, pour le geste posé cet été-là, alors cette complicité n'aura pas été vaine.

Je suis à me convaincre intérieurement quand le barbier, qui avait assez vite repris la coupe après avoir recueilli mon secret, suspend de nouveau son geste.

— Moi j'ai tué la mienne.

— ...

Je cherche mon souffle. Il n'y a plus d'oxygène dans la pièce.

Tout est de verre, cassant. Les murs, le lavabo dans lequel il a nettoyé son rasoir avant de le faire glisser contre ma peau, le fauteuil sur lequel je suis assis, moi-même, et lui, ce barbier qui à son tour vient de changer de visage : tout a été *modifié* par les derniers mots qu'il a prononcés.

Combien de temps reste-t-il ainsi, immobile, sa lame à quelques centimètres de ma jugulaire? Je ne saurais le dire. Ce que je sais, c'est qu'un temps pareil ne se compte pas en secondes ni en minutes : la lame semble avoir incisé le jour lui-même, qui maintenant s'écoule goutte à goutte.

Mes pensées s'entrechoquent, tout devient suspect. La propreté maniaque du salon, ce robinet étincelant, ce plancher javellisé, ces instruments mieux entretenus que ceux d'un chirurgien. Et ce silence. Vertigineux. La ville est loin, il n'y a que lui et moi, ici.

Quelques mots de Zweig, notés il y a peu dans un calepin, s'invitent dans mon esprit parmi ce tissu d'incompréhension, de fascination, d'envie de prendre mes jambes à mon cou. « Des confidences sont toujours dangereuses, car un secret communiqué à un étranger le rapproche de vous. On a abandonné quelque chose de soi, on lui a concédé un avantage. »

Tandis que mon visage nu se couvre de sueur, qu'une peur sourde envahit chaque cellule de mon corps, un double en moi formule une autre idée : qu'aurait pensé Zweig d'un tel *échange* de confidences ? Y aurait-il vu un avantage réciproque ?

Il y aurait vu assurément, me dis-je alors qu'un rayon de soleil égaré vient enflammer la lame du coupe-chou, le sujet d'une prochaine nouvelle. Le double en moi pense aux chutes possibles de la nouvelle en question quand le barbier articule ces mots, tout en faisant jouer le soleil sur le métal aiguisé.

De Zweig, les mots :

— Vous savez, monsieur Turenne, on peut tout fuir. On peut tout fuir, sauf sa conscience.